Ami du Clergé du 9 février 1939

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Conférences de Carême. — V. Avoir du caractère, 81.
Sermons pour une Quinzaine pascale. — III. L'universalité du christianisme, 85. — IV. Caractère obligatoire de la religion chrétienne, 87.
Pour annoncer les Cendres. — Le double but de la cérémonie, 89.
Chemins de Croix pour le Carême. — I. Garanties contre le péché, 91.
Pour la fête de sainte Colette. — La préparation et l'accomplissement de sa mission, 93.
Pour prêcher sur l'Histoire Sainte. — LXI. Les deux Epîtres aux Thessaloniciens, 95.

CONFERENCES DE CAREME

V

AVOIR DU CARACTÈRE

Mes frères,

En face des difficultés au milieu desquelles se débattent les individus et les collectivités, il en est peu parmi nous qui ne possèdent pas un plan de bataille et de réformes à accomplir, plan dont ils empruntent d'ailleurs les grandes lignes au quotidien dont ils sont les lecteurs attentifs.

Que vaut ce plan ? Jusqu'où portent ces réformes de structure ? J'avoue que je l'ignore et que je veux l'ignorer ; j'aime mieux vous dire tout crûment que je demeure quelque peu sceptique sur leur efficacité.

Mais il est une réforme de structure qui nous touche directement, un plan que nous pouvons échafauder, puisque son exécution ne dépend que de nous : c'est la réforme de nous-mêmes, c'est le plan qui tend à une meilleure organisation de notre vie.

Reconnaissons loyalement que c'est par là qu'il importe de commencer, et sachons bien que si tous les chrétiens portaient en eux une telle détermination, elle finirait par peser sur les destinées de la société actuelle.

« J'entends bien, me direz-vous, qu'une telle réforme est urgente et je ne demande pas mieux d'y consacrer mes efforts. Vous nous avez déjà indiqué, tant pour la pratique journalière des vertus théologales que pour un meilleur agencement de nos relations familiales, sociales et paroissiales, un certain nombre d'industries dignes de nous faire réfléchir et de retenir longuement notre attention. Où voulez-vous en venir maintenant ? »

Je réponds, m. f., que les réformes dont le plan a déjà été effectivement ébauché connaîtront des essais de réalisation, suivis, je veux l'espérer, d'un plein succès, le jour où vous serez tous décidés à vous montrer des *hommes de caractère*. Retenez la formule, car c'est autour d'elle que vont se grouper les réflexions de ce jour.

Vous êtes-vous quelquefois arrêtés, m. f., en face d'un fait géographique que nous souligne Jean Brunhes, à savoir, que le seul département de la Seine pourrait contenir tous les habitants actuels de notre planète ? Les conditions de confort seraient très relatives, mais tout le monde tiendrait...

On est en droit de se demander combien ce rassemblement de tous les habitants du monde compte d'*hommes*, j'entends d'individus vivant d'une vie consciente et forte, ayant ce qu'on appelle du caractère. Si l'on considère la masse amorphe au milieu de laquelle on vit, on doit bien avouer qu'elle compte peu de vrais caractères.

Et la chose est vieille comme le monde. Vous vous rappelez, j'imagine, que Diogène circulait dans les rues, en plein jour, avec une lanterne, criant à tous les échos : « Je cherche un homme », non pas tel homme, mais un homme véritable, ayant du caractère.

Ce « caractère » qui marque et situe exactement un individu, c'est, à vrai dire, une matière plus ou moins transformable. On vient au monde avec un tempérament physique, dont les dominantes influeront sur les valeurs morales ; avec du travail et de l'énergie on pourra transformer plus ou moins ce tempérament, on ne le remplacera pas, on ne le changera pas dans sa totalité. C'est donc avec lui qu'on devra lancer et gagner la bataille de la vie, en portant en soi le souci de l'améliorer, avec la grâce de Dieu. Mais qu'on se souvienne bien que, si l'on est d'acier, c'est l'acier qu'on aura à travailler, et que, si l'on est d'osier, on devra se traiter comme de l'osier, et pas autrement.

Moyennant cette réserve et les limites qu'elle impose à tout individu, chacun pourra avoir du caractère et devenir un caractère. Rappelez-vous le souvenir d'Albert de Mun : partout où il passait, il s'imposait, et ses adversaires politiques eux-mêmes s'inclinaient bien bas devant cette figure attachante qui les dominait de toute la hauteur de sa noblesse d'âme ; ne disait-on pas couramment de lui : « C'est un caractère » ?

Bien qu'il soit assez difficile de préciser les éléments qui constituent un homme de caractère, il semble qu'ils puissent se grouper autour de deux notes fondamentales : avoir du caractère, est-ce que cela ne consisterait pas surtout à allier la *droiture de la conscience* avec la *force de la volonté* ?

Aucun de ceux, n'en doutons pas, que l'Eglise a placés sur ses autels, n'a pu franchir les étapes de la sainteté sans faire preuve, même sur le plan humain, d'un caractère bien trempé et d'une énergie indomptable. Que chacun de vous, m. f., adresse dans le secret de son cœur une courte invocation au saint dont il porte le nom et lui demande d'obtenir comme lui, dans les luttes de la vie, d'avoir du caractère !

I. — *Une conscience droite*

D'instinct nous sommes conquis par un homme qui porte en lui une conscience droite, et nous lui donnons notre estime dès que nous avons découvert en lui cette première qualité qui fonde et situe un caractère sur le plan moral.

Au contraire, nous serons en méfiance devant un individu qui peut avoir par ailleurs de la volonté, de la correction, de la complaisance, mais qui trahit sa conscience pour des intérêts matériels ou des honneurs. S'il trahit sa conscience, il est capable de nous trahir à notre tour, lorsque des intérêts

plus forts que ceux de l'amitié lui imposeront leur tyrannie. Nous préférons ne pas attendre une aussi humiliante éventualité, et nous cherchons comme compagnon de route un ami d'une conscience droite.

Qu'est-ce donc en vérité que la conscience ? C'est une sorte de maître intérieur qui domine sans cesse notre vie et nos pensées, dont la voix jamais ne se tait et qui, tel un fidèle veilleur de jour et de nuit, jamais ne s'endort.

De loin, la conscience nous avertit de l'approche du danger en même temps qu'elle nous rappelle le devoir. Face au danger, elle nous arrête sur la pente et fait entendre une voix plus forte que la clameur des passions déchaînées. Et quand l'homme se laisse aller aux douceurs de la paresse physique ou morale, quand les appels au devoir ne lui arrivent plus qu'à travers des échos assourdis, la conscience, elle, fait entendre sa voix claire et impérieuse, elle joue le rôle de l'aiguillon qui réveille l'homme de sa torpeur.

Telle est la conscience en général ; mais à quels signes certains, me direz-vous, peut-on reconnaître l'homme de conscience idéal dont vous nous tracez le modèle ?

L'homme de conscience se reconnaît infailliblement aux trois signes suivants : il accomplit avec délicatesse son devoir d'état, il fait preuve en tout d'une loyauté parfaite, il est pleinement honnête en affaires.

1. *Il accomplit avec délicatesse son devoir d'état.* — Nous avons tous une tâche précise à remplir, quel que soit le sort que nous ait réservé la Providence, et notre première noblesse consiste à nous acquitter consciencieusement (n'est-ce pas la seule expression qui rende bien notre pensée ?) de notre devoir d'état.

Mais nous sommes ainsi faits que notre tendance nous entraînerait parfois à donner plus de soins à des devoirs secondaires, sans doute parce qu'ils nous plaisent davantage, qu'à notre simple devoir d'état dont la monotonie n'a rien d'attirant, il faut bien l'avouer.

En face de deux actions à accomplir, l'une surérogatoire, la seconde qui émane directement du devoir d'état, que dira, que fera l'homme de conscience ? « Mon devoir, dira-t-il, ne vient pas des hommes, mais de Dieu, dont le regard n'est autre chose que ma conscience même. Que les hommes me blâment ou me louent, peu m'importe : un seul témoignage vaut à mes yeux, celui de Dieu. Puisque je vois clairement la route à suivre, c'est-à-dire mon devoir, je ferai mon devoir simplement, pleinement, loyalement, avec tout le soin dont je suis capable. »

La conduite de l'homme sans conscience est tout à fait différente. Il n'a pas d'amour pour le guider et pour orienter sa conscience ; c'est la crainte qui le pousse : le gendarme ou le surveillant ici-bas et l'enfer là-haut, s'il a la foi, voilà les seules forces qui le font agir. Il est toujours aux aguets pour voir s'il est l'objet d'une surveillance : quand le maître passe, il lui donne l'impression d'un laborieux ; mais dès qu'il s'éloigne, l'ardeur cesse et l'homme sans conscience se croise les bras sur son travail. Encore heureux quand il n'abandonne pas sa tâche pour partir plus tôt ou se livrer à une besogne étrangère à son emploi ! Un tel homme ne mérite pas l'estime de ses semblables, patrons ou camarades ; ce n'est qu'un hochet au service de ses passions : sans élan, sans générosité, sans dévouement réel, il fait preuve, dans l'accomplissement de son devoir, d'une moralité de bas étage.

L'homme de conscience est délicat dans son devoir d'état, nous en sommes convaincus.

2. *Il fait preuve en tout d'une loyauté parfaite.* — C'est un homme qui a des convictions arrêtées et solides, parce qu'il a pris soin de les étayer par la réflexion, l'étude et les conseils pris à bon escient, et il entend les faire respecter, sans se donner pour autant les allures d'un matamore.

En parlant des choses de la foi, nous avons déploré que certains catholiques n'appliquent pas dans la pratique journalière les principes de vie chrétienne dont ils sont parfaitement convaincus, et nous les avons qualifiés d'illogiques.

Un tel reproche n'atteindra jamais l'homme de conscience, qui agit en tout loyalement et porte partout le souci de mettre sa vie en accord, aussi complet que possible, avec la foi dont il fait profession. Celui-là, m. f., vit comme il pense, et vous chercheriez vainement dans sa conduite les contradictions lamentables que nous signalions à l'instant.

Il a horreur du mensonge et de toute trahison, même minime, de la vérité. Cela ne signifie nullement qu'il prendra le premier venu pour confident et que même il dira toute sa pensée à qui n'a nul besoin et nul droit de la connaître. S'il ne dit pas tout, parce que la discrétion et une sage réserve le lui interdisent, il ne dit rien qui ne soit l'expression de la vérité ; jamais il n'usera, pour tromper son interlocuteur, de certaines habiletés, qu'on appelle familièrement des roublardises, mais qu'il considère comme des mensonges déguisés. Il vous donne une parole, vous pouvez le croire : c'est un homme loyal.

S'il méprise toute fanfaronnade inutile, il est cependant ennemi du respect humain, « cette lâcheté voulue, cette défaillance de la volonté, qui, par peur de l'homme, pour éviter un sourire ou une raillerie, cache les idées justes et les bons sentiments, rougit de la vertu acquise et suspend l'effet des meilleures habitudes » (Abbé Guibert). Ce n'est pas lui qui rougira de faire un large signe de croix, de prendre de l'eau bénite, de mettre un cierge à l'église, de lire en chemin de fer un journal catholique, même s'il porte la croix sur la première page, de venir à la messe avec son livre sous le bras, de prendre la parole au restaurant ou en voyage pour faire taire les impudiques et les blasphémateurs, ou même ceux qui seraient tentés d'oublier que l'homme de conscience aime profondément sa patrie. Sans jamais se départir du calme que lui donne la force de ses convictions, il agit comme un vrai champion de la vérité, et c'est pour son « cran » qu'il se fait partout respecter.

Sa loyauté, elle se montre encore dans ses appréciations des hommes et des choses. Il déteste l'hypocrisie, la duplicité, la flatterie. Il n'a pas deux paroles, mais une seule : s'il vous fait un compliment, c'est qu'il pense qu'il est justifié ; n'attendez pas de lui des louanges hyperboliques, vous seriez déçus, car il n'aura jamais le triste courage de flatter ceux qu'il juge indignes de son estime, et même de grossir des louanges pour se faire mieux voir. Il se révolte en présence de la duplicité « qui flatte et trahit tour à tour, qui vous applaudit et

vous exalte en votre présence et vous ruine dès que vous avez tourné le dos ».

Saluons comme il convient la loyauté parfaite de l'homme de conscience. Mieux, efforçons-nous de l'installer définitivement dans notre vie.

3 L'homme de conscience droite est *pleinement honnête en affaires.* — Dans les affaires que nous traitons avec nos semblables, nous devons sauvegarder les droits qui ne nous appartiennent pas et suivre les règles imprescriptibles de la conscience. Cette discipline s'appliquera à trois points principaux : les questions d'argent, les secrets et la réputation.

a) Les *questions d'argent.* Nous savons tous que les contrôles les plus sévères n'empêcheront jamais les fraudes légères et même graves. Les procès financiers dont on étale les misères sous nos yeux nous permettent de constater qu'aucune entreprise n'est à l'abri de truquage : il est si facile d'acheter des complicités, quand on y met le prix ! il est si aisé aussi de duper des ignorants sur la quantité ou la qualité d'une denrée !

Nous parlons en ce moment d'affaires qui peuvent être soumises à un contrôle ; mais il en est beaucoup où nul contrôle n'est possible, où nulle sanction n'est à redouter : seule demeure, impérieuse, la sanction de la conscience.

On surprendrait certaines personnes, qui se targuent hautement de leur honnêteté, si on les accusait de malversations ou de vols. Et pourtant, comment qualifier d'autres noms une substitution de testament, l'escamotage d'une facture ou même d'une place en chemin de fer, l'abus de la situation malheureuse d'un débiteur pour le contraindre, sous le coup de la nécessité, à des abandons qui le ruinent ? Et vous pensez bien, m. f., qu'il me serait facile d'allonger cette courte liste.

Chez certains, la conscience se met en veilleuse dès que les questions d'argent entrent en jeu : cruels et exigeants pour les autres, ils s'arrogent tous les droits, toutes les compromissions pour arriver à leurs fins peu honnêtes, comme si la fin justifiait les moyens !

Comprenons bien que pour supprimer le vol et les fraudes coupables, ce ne sont pas les mains qu'il faut lier, mais la conscience qu'il faut former. Un homme avide saura toujours se dégager des entraves, tandis qu'un homme consciencieux n'a pas besoin qu'on lui mette les menottes devant un coffre-fort ouvert. Ce n'est pas un esclave, c'est un homme libre que sa conscience met à l'abri des tentations malsaines.

b) L'honnêteté dans les affaires, elle n'est vraiment possible que si l'on sait garder des *secrets.*

Nous sommes bien forcés d'ouvrir nos cœurs par fois et de livrer des secrets qui nous brûlent, parce que la nécessité nous l'impose, ou que simplement la loyauté nous le conseille.

Bien plus, il est si bon de se décharger d'un lourd fardeau dans un cœur ami et de lui montrer des plaies intimes, avec la conviction qu'il les pourra panser et guérir !

Mais qu'il faut de tact et d'élévation d'âme pour savoir se taire et ne pas faire usage de secrets confiés ! L'expérience de la vie amène à cette pénible constatation que la discrétion est une fleur bien rare et que les secrets confiés sont trop souvent des secrets tôt ou tard divulgués.

On oublie trop facilement qu'un secret confié appartient, beaucoup mieux qu'une somme d'argent, à celui qui l'a confié et non pas à celui à qui il a été confié, et que, par conséquent, sa divulgation, même sous le sceau du secret (et l'on sait l'enfantillage de cette illusion !) est un péché souvent grave.

J'en dirai autant du fait de surprendre une conversation et d'utiliser le secret ainsi entendu, de lire une lettre qui ne vous est pas destinée, à plus forte raison de la décacheter quand elle ne vous est pas adressée !.. Combien de consciences sont faussées sur ce point délicat ! On répugnerait à la pensée d'ouvrir un porte-monnaie pour y dérober la moindre pièce, alors que sans hésiter on vole un secret d'une valeur inappréciable !

Jamais l'homme consciencieux n'usera de tels procédés malhonnêtes ; si vous lui confiez un secret, vous pouvez dormir tranquille, il ne sera pas violé.

c) Pas plus d'ailleurs que votre *réputation.* Il sait trop bien quel prix vous lui attachez. L'honneur et la réputation sont aux mains de nos semblables : il suffit d'une médisance ou d'une calomnie pour briser une existence et ternir à tout jamais la plus solide des réputations, car on ajoute si facilement foi au mal !

L'homme consciencieux constatera peut-être certaines misères et certaines injustices, dont lui-même aura pu être victime ou qu'il aura été amené à voir. Il connaît assez son catéchisme pour ne pas s'attaquer, sans raison majeure, à la réputation de son prochain, et il n'ignore pas davantage que des actions matériellement coupables méritent souvent le bénéfice d'explications à recevoir et de circonstances atténuantes à accorder.

C'est pourquoi il se tait, gardien jaloux de la réputation du prochain. Et lorsque devant lui des langues inconsidérées se mettent en mouvement, il rompt le silence pour détourner la conversation ou pour rappeler les lois élémentaires de la charité. Ce n'est pas un prédicateur, c'est tout simplement un homme juste.

On ne le considérera peut-être pas comme un brillant causeur ou un homme d'affaires habile (il préfère ne pas mériter ce qualificatif) ; son ambition, non formulée d'ailleurs, est d'être un homme de caractère, c'est-à-dire d'abord un homme à la conscience droite, attaché à son devoir d'état, loyal et pleinement honnête. Qui donc, m. f., oserait affirmer qu'il n'a pas raison ?

II. — *Une volonté forte*

L'homme à la conscience droite imposera le respect ; mais c'est la force de sa volonté qui permettra de mesurer sa valeur : telle est la seconde qualité de l'homme de caractère qu'il nous reste à examiner.

Veillons soigneusement, m. f., à ne pas confondre les manifestations de la volonté avec ses contrefaçons. Doit-on confondre avec la volonté, je vous prie, l'emportement qui s'irrite de buter contre un obstacle, ou l'opiniâtreté qui s'acharne avec une ténacité digne d'un meilleur emploi sur un objet qui n'en vaut guère la peine, ou la dureté qui prétend régner par la violence, ou la pose de celui qui affiche un sérieux et un courage factices, ou bien encore l'insensibilité devant les épreuves de la vie, ou même l'absence de chutes morales ? Il faudrait oublier, par exemple, que l'insensibilité est souvent

la marque d'une nature froide et sans passions, et que certaines chutes passagères, suivies d'un relèvement généreux, témoignent à la fois de la grandeur d'une âme et de sa faiblesse.

La force de la volonté, qui est comme la signature constante de l'homme maître de lui-même, c'est tout autre chose. La possession de soi-même implique deux choses : « un affranchissement et un gouvernement ; » un affranchissement qui brise les liens et rend les mains libres pour l'action ; un gouvernement qui, s'emparant des forces dont le trésor est en nous, les met en œuvre pour accomplir le bien.

1. *Affranchissement* d'abord par rapport aux accidents du monde extérieur, aux influences humaines et aux passions intimes.

a) Par rapport aux accidents du monde extérieur. Qui donc peut se vanter de leur échapper, qu'ils s'appellent la maladie, les revers de fortune, les malheurs de famille, les intempéries, que sais-je encore ?

De même qu'il y a des gens qui manquent leur existence pour n'avoir jamais su se lever de bonne heure, il en est qui sont tellement sensibles aux événements qui tissent leurs journées qu'ils sont dominés par ces événements, alors que c'est eux qui les devraient dominer. On les voit victimes d'une sorte d'appréhension en face de la moindre menace, exagérant les plus petits détails, portant au tragique des futilités, en un mot vaincus par avance par faute de leurs nerfs malades et de leur imagination débridée.

Les hommes à la volonté forte pressentent fort bien le danger ; mais au lieu d'en fuir la perspective, ils le regardent en face, décidés à ne se laisser ni apeurer ni abattre. Leur ingéniosité, ils vont l'employer à organiser la lutte, et surtout ils garderont envers Dieu-Providence une confiance que rien ne saurait abattre, même l'accumulation d'épreuves parfois humainement déconcertantes.

Que de maladies auront été ainsi évitées par la prudence et guéries par la confiance ! Les médecins ne considèrent-ils pas que le moral joue, dans la plupart des cas, un rôle décisif ?

Que de situations ont été redressées, parce qu'au lieu de se laisser aller à une panique sans raison, on a gardé son sang-froid, et qu'à l'offensive des événements on a répondu par la contre-offensive d'un labeur intelligent et acharné !

Et quand la douleur aux mille visages s'est présentée, l'homme à la volonté robuste n'a pas détourné son regard avec horreur : ne sait-il pas que la douleur est maîtresse de vie, que la souffrance est l'école de la virilité et de la générosité, et qu'elle n'est jamais un signe de la malédiction divine pour une âme vraiment chrétienne ?

Il patientera, se rappelant la parole de Joubert : « Dieu a ordonné au temps de consoler les malheureux » ; il se redira que c'est seulement « sous le ciseau de ce rude sculpteur qu'est la vie, que la statue intérieure se dégage en nous peu à peu du bloc » (Mme Bentzon).

C'est ainsi que les épreuves, au lieu de l'abattre et de le décourager, affermissent sa volonté et sont encore le meilleur excitant à une action féconde.

b) Il veillera encore à s'affranchir des *influences* humaines. Avouons qu'il est bien nécessaire de garder la possession de soi-même en présence de ceux qui nous blessent, de ceux qui veulent nous en imposer et de ceux qui nous séduisent.

Nous rencontrons, parfois jusque dans notre entourage, des êtres dont le rôle semble consister à nous blesser sans cesse, à prendre la contre-partie de ce que nous disons ou faisons ; en un mot, de nous maintenir dans une révolte permanente, par des paroles sèches, des procédés indélicats, des silences pesants ou même des antipathies irréductibles.

Et il faudra vivre, souvent pendant des années, en contact avec de telles personnes, et même tirer parti d'une situation aussi compliquée pour le bien de son âme et de tout l'entourage ! On devra, pour éviter des catastrophes qui paraissent toujours imminentes, naviguer habilement entre une timidité qui annihile les moyens et une violence qui brise sans aucun résultat. On ne sera pas pour autant indifférent et insensible aux froissements qui sont le lot de pareilles existences ; mais on apprendra à recevoir les coups sans répondre, lorsqu'il n'y a aucune utilité de le faire, et on tâchera de ne pas perdre le mérite de vivre ainsi avec ceux qui blessent.

On se gardera aussi de ceux qui cherchent à imposer leurs perpétuelles volontés, soit par l'abus d'ordres intempestifs, soit par suggestion, soit même par menace. Quand on obéira, on donnera l'impression qu'on accomplit un geste conscient et non machinal. On acceptera, certes, telle ou telle suggestion ; mais on se défiera des intrigants et des meneurs ; quant à la menace et au chantage, on les méprisera comme il convient, et l'on agira sous la dictée de sa conscience.

Il reste encore, dans les influences humaines qui étouffent tant de volontés, à se tenir en garde contre tout ce qui séduit.

Que de volontés faibles deviennent, sans s'en douter, de véritables esclaves : esclaves de la mode tyrannique, de la vanité qu'on flatte à tout prix, des besoins d'un cœur insatisfait qui n'a que trop tendance à chercher des consolations et des compensations sur des terrains défendus, de l'appât des honneurs ou de l'or, des plaisirs coûteux qui vident la bourse, éteignent les saines passions de l'esprit et matérialisent une âme. Dans la masse qui nous entoure, combien y a-t-il d'esclaves de cette sorte ? Combien y a-t-il d'hommes vraiment libres, affranchis de la servitude du monde extérieur et des influences humaines ? Les hommes de caractère sont-ils légion ou troupe infime ? Dieu seul peut répondre à cette question angoissante, et vous-mêmes, m. f., à mesure que nous parcourons les points de notre examen de conscience, êtes en mesure de savoir si vraiment vous méritez qu'on vous donne le nom d'hommes de caractère.

c) Un homme vraiment affranchi est le maître de *ses passions intimes :* autrement il ne serait qu'un serviteur, un esclave.

Il doit savoir commander à ses appétits sensuels, qu'ils prennent le nom de gourmandise ou de volupté.

Qu'il apprenne à refréner sa gourmandise : chez les enfants et les femmes, elle prend la forme des friandises ; chez les hommes, elle se réfugie dans l'alcool et le tabac. Que d'esclaves dans ces humbles domaines, et comme il est indispensable que chacun s'examine sur tel ou tel de ces points, s'il ne veut pas devenir le jouet inconscient d'habitudes tyranniques !

On veillera avec plus de soin encore à ne pas donner prise à la passion : le théâtre, le cinéma, les

lectures, et les loisirs en général, seront l'objet d'une surveillance attentive de tout chrétien qui ne veut pas perdre le contrôle de ses leviers de commande. Et je passe très rapidement sur un sujet aussi grave qui mériterait une étude plus détaillée, me bornant à rappeler qu'un homme de volonté ne se laisse pas entraîner par ses appétits sensuels.

Pas plus d'ailleurs que par les délires toujours possibles de son imagination. Il évitera tout ce qui pourrait faire naître ou entretenir une curiosité malsaine : livres immoraux ou douteux, gravures légères, conversations sans retenue. Il se débarrassera de l'illusion commune qui, sous prétexte d'art, se permet des compromissions regrettables.

Et s'il veut conserver la paix de son âme, il combattra en lui les moindres manifestations de la susceptibilité qui deviendraient rapidement une forme larvée de la manie de la persécution. Qui dira les consciences troublées, les vies tourmentées, les ardeurs apostoliques éteintes, tout simplement parce qu'on a écouté avec une bienveillance regrettable les voix tentatrices et affolantes de l'imagination ?

2. La possession de soi-même ne suppose pas seulement une attitude défensive, qui s'appelle l'affranchissement des influences et des passions ; elle réclame encore le *gouvernement de soi-même*, c'est-à-dire la construction de sa vie sur des bases éprouvées.

Pour se bien gouverner, il faut savoir se décider, passer à l'action et persévérer.

a) Se décider. On croirait la chose facile ; quelle erreur ! Le monde est peuplé d'indécis et de velléitaires : ils ne font preuve de décision que lorsque le caprice leur impose ses ordres sans appel, et ils confondent caprice et volonté !

L'homme de volonté, lui, sait fort bien qu'à une heure donnée il devra choisir, et il mesure par avance les conséquences de sa décision. Mais avant de poser un acte qui engagera sa responsabilité et souvent celle des autres, il réfléchit, demande conseil, prie, consulte l'expérience de ceux qui ont vécu avant lui et se sont trouvés dans la même situation. Il ne craint pas d'employer la sage méthode conseillée par l'auteur des *Exercices spirituels* : il prend une feuille de papier, inscrit d'un côté les motifs qui commanderaient selon lui telle décision, et sur l'autre colonne les raisons qui paraissent s'y opposer.

b) Alors seulement il se sent en mesure de se décider, et il *passe à l'action.* Comme il a prévu les obstacles à vaincre et les moyens à employer, il n'est pas désarçonné par les débuts de l'action, même s'ils se révèlent compliqués et déconcertants. Il sait que la vie est une lutte, que Dieu mesure sa grâce à notre bonne volonté et à nos besoins ; au lieu de se décourager, il se demande plutôt s'il fait bonne route et ne commet pas d'erreur de tactique. Fort de sa sérénité et de sa confiance en Dieu, il continuera sa route et, n'en doutez pas, il parviendra au terme.

c) Pour cela, il lui faudra *persévérer*, et c'est dans la persévérance, qu'on appelle aussi ténacité, que l'homme de volonté montrera sa véritable mesure. Il se rappelle que c'est celui qui tient le dernier quart d'heure qui est vainqueur, et que la fin de la course réserve parfois les obstacles les plus difficiles.

Pour commencer, il faut surtout de l'esprit de décision ; pour durer et aboutir, l'esprit de suite et le cran sont indispensables, et les leçons de Foch, dans la dernière guerre, doivent demeurer présentes à l'esprit de tous ceux qui ont l'ambition de lutter, de durer et de vaincre.

* *

Un homme de caractère, c'est celui qui allie la droiture de sa conscience avec la force de sa volonté.

Il vous a peut-être semblé, m. f., que ces considérations étaient plus profanes que religieuses ; j'espère que vous aurez chassé bien vite une illusion aussi pernicieuse.

Ne vous ai-je pas dit, au début de cette conférence, que les saints étaient, sur le plan humain, des hommes de caractère ? Rappelez-vous S. Paul, les martyrs, S. Vincent de Paul, plus près de nous le Saint Curé d'Ars, et celui qui, dans le fond de son désert, a conquis le monde par le miracle de sa vie mortifiée, le Père de Foucauld : n'ont-ils pas mis au service de Dieu leur conscience éclairée et délicate ? ne lui ont-ils pas fait l'hommage sans retour d'une volonté robuste, affranchie de tout l'humain et orientée sur lui seul ?

A l'heure présente l'Eglise, qui vous enrôle tous dans les rangs de l'Action catholique, veut que ses fils soient des hommes de caractère. Elle veut faire de vous des militants au service du Christ, éclairés comme des volontaires épris de la plus belle des causes, et résolus à répondre à son appel maternel

Elle n'a que faire de catholiques honoraires, amis de leurs aises et de leurs caprices, d'indécis et de velléitaires. Elle réclame des *hommes*, c'est-à-dire des caractères à la conscience droite et à la volonté forte. Dans ces âmes bien disposées Dieu jettera à profusion le levain fécondant de sa grâce, et son règne, dont nous implorons la venue dans ce monde enténébré et matérialisé, deviendra, grâce à elles, et donc grâce à vous, m f.. la plus sublime et la plus consolante des réalités. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR UNE QUINZAINE PASCALE

III

L'UNIVERSALITÉ DU CHRISTIANISME

Mes frères,

La meilleure preuve que la religion est tout à la fois nécessaire et impossible à l'homme, c'est que Dieu a daigné nous envoyer son propre Fils pour nous instruire et nous sauver. « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour que par lui le monde soit sauvé, » a dit S. Jean, le disciple préféré de Jésus. Vous vous souvenez, m. f., que c'est par cette pensée que je terminais notre dernier entretien. Nous ne pouvons rien sans le Christ. Nous ne serions même pas capables de conserver sa pure doctrine, sans une assistance perpétuelle et constante de son Esprit-Saint : l'histoire des schismes et des hérésies est là pour le prouver. On a parfois tiré objection contre la religion catholique des scandales qui ont marqué son histoire vingt fois séculaire. Pour nous, au contraire, ces scandales, joints aux fruits admirables de la religion chrétienne au cours des âges, achèvent la dé-

monstration de la divinité de ses origines. Ils prouvent que les hommes qui la professent seraient capables de la perdre, si Dieu ne veillait constamment sur elle ; que les passions humaines sont constamment liguées contre elle et que jamais l'homme n'aurait pu l'inventer, tant elle contraint l'homme à se dépasser incessamment lui-même.

Mais une objection peut surgir dans les esprits mal informés au sujet de cette religion unique entre les autres. Nous l'appelons, à bon droit, la religion de Jésus-Christ. Or, Jésus-Christ appartient à l'histoire ; nous savons si bien l'époque où il vécut que c'est d'après cette époque que nous comptons les années. Mais avant lui, que faisaient donc les hommes, s'il est vrai que la religion soit tout ensemble nécessaire et impossible à l'homme ? Comment admettre que Dieu les ait abandonnés durant tant de siècles antérieurs à la venue du Christ sur la terre ? Et s'ils ont pu vivre leur vie humaine sans le Christ, puisqu'il n'était pas encore apparu au milieu de nous, pourquoi n'aurait-on pas continué à vivre sans lui ? Le paganisme antique était un vêtement religieux si commode, si peu gênant, si poétique par ses légendes, si facile dans ses prescriptions, qu'il est arrivé à plus d'un chrétien, ennemi de la croix du Christ, de regretter l'ignorance religieuse que le Christ a voulu détruire, de chercher à fermer les yeux à la lumière de l'Evangile.

C'est même là le plus grand drame de l'histoire chrétienne, que cette sourde lutte des paganismes périmés contre le christianisme toujours triomphant et toujours combattu et discuté.

C'est pour répondre à cette difficulté que je voudrais vous montrer aujourd'hui que la religion du Christ, seule entre toutes les religions de la terre, porte la marque divine de l'*universel*, car elle est universelle dans le temps, universelle dans l'espace, universelle en profondeur dans son action sur toute l'étendue de l'âme humaine.

I. — *Universel dans le temps*

On nous dit : « Les hommes se passaient du Christ, avant sa venue ; donc on peut s'en passer encore. »

Je réponds : — Non, les hommes ne se passaient pas de lui. Ils l'attendaient sans le connaître. Ils étaient sauvés par sa vertu, par la foi en la promesse divine, par la confiance en la Providence qui ne fait jamais défaut à l'homme dans ses besoins essentiels. Et c'est cela que je veux dire, en affirmant que la religion du Christ est universelle dans le temps.

Lisez l'Evangile, il atteste à toutes ses pages qu'il est un achèvement, non un commencement absolu. Jésus se rattache à une tradition religieuse qui vient du premier homme. Il fait appel aux prophètes qui l'ont annoncé. Il dit aux Juifs qui discutent ses titres : « Vous scrutez les Ecritures, ce sont elles qui parlent de moi ! »

Les premiers disciples ont été gagnés par cette antiquité irréfutable de la religion nouvelle. L'Evangile était neuf et il était ancien à la fois. Il était ce que l'homme n'avait jamais entendu et ce qu'il avait toujours entendu. Il était une suite et une fin. Il était un accomplissement et non une destruction et une substitution. Le Christ était ce « bon Scribe » qui, selon sa propre parole, « tire de son trésor de l'ancien et du nouveau ». Le messianisme, très explicite dans la religion juive, était implicite dans tous les paganismes antiques. Même si la promesse d'un Sauveur, faite à Adam au lendemain de sa chute au paradis terrestre, avait été oubliée, elle n'en subsistait pas moins, et c'était par cette promesse que les plus ignorants des hommes pouvaient être sauvés malgré leur foi obscure, quand ils usaient, selon leurs forces, des lumières qui continuaient à luire au sein de leurs ténèbres. On ne se conduit pas aussi bien à la seule lueur des étoiles ou de la lune qu'en plein soleil ; mais quand on ne peut faire autrement, on avance quand même et, si l'on s'égare souvent, on finit bien par arriver quelque part !

Telle était la destinée des hommes avant le plein soleil de l'Evangile. Le Souverain Juge leur demandait moins, parce qu'ils avaient moins reçu. Il en est de même, de nos jours, pour tous ceux qui n'ont pas été éclairés de la vraie foi. Ils se sauvent alors par la bonne foi ! Mais cette bonne foi elle-même ne tire sa vertu rédemptrice que du sang de Jésus-Christ répandu pour tous les hommes au Calvaire.

La religion du Christ, en ce sens très réel, a toujours existé et elle existera toujours. Le judaïsme en était l'ébauche. Les divers paganismes, à travers tous les âges, sans en excepter le nôtre, n'en sont que la caricature et la déformation. C'est pour cela que nous disons que le christianisme est universel dans le temps.

II. — *Universel dans l'espace*

Pour la même raison, on doit ajouter que le christianisme est universel dans l'espace.

Il l'est, *en droit*, par la volonté de son divin Fondateur : « Allez, enseignez tous les peuples, disait-il à ses apôtres... Prêchez l'Evangile à toute créature. » Jésus ne pouvait être le Dieu d'une tribu, d'une race, d'un peuple. Tout racisme est une limite, une borne, une frontière, une invention humaine. Un Dieu ne peut pas être raciste, sans renier son œuvre, sans se renier lui-même. Le Dieu de l'univers ne peut fonder qu'une religion universelle. Nul autre fondateur de religion ne l'avait compris avant le Christ. Et c'est encore là une preuve de sa divinité.

Mais non seulement sa religion est universelle en droit, elle l'est aussi *en fait*. Jésus-Christ est partout sur la terre. C'est lui qui la rend habitable, aimable, par sa présence. Il la marque de sa croix, de son amour, de sa doctrine de paix et de charité. Mieux que cela : il l'habite sacramentellement depuis vingt siècles. Dès que l'Evangile prend pied dans une région, le tabernacle s'y dresse, Jésus y vient par son Eucharistie. La terre entière compte aujourd'hui environ 300.000 tabernacles, trois cent mille autels où, chaque matin, Jésus-Christ est immolé par ses prêtres, offert en nourriture à ses fidèles au moyen de la communion, porté aux malades en viatique, et par là Jésus a pris possession de toute la terre. Si on demandait à brûle pourpoint à un enfant de nos catéchismes, sur le sol de notre vieille terre chrétienne de France : « Mon enfant, quel est le plus ancien habitant de la paroisse? » il hésiterait sans doute à répondre, ne comprenant pas tout de suite le sens mystérieux de la question. Mais il devrait dire : « Le plus ancien habitant de la paroisse, c'est Jésus-Christ. Depuis des siècles il n'a pas quitté sa demeure sainte qui est l'église du village. Avant cette église, il y en avait une plus ancienne, il y était déjà ! Quand des révolutions ou des guerres l'ont chassé de son tabernacle, il s'est caché dans des souterrains, dans des granges, dans

des caves, où il a pu ; mais il n'a pas voulu partir d'au milieu de nous. Et il ne s'en ira jamais, à moins que la nation entière ne vienne à apostasier ! »

III. — *Universel en profondeur*

Mais ce n'est pas tout. Cette religion, universelle dans le temps et dans l'espace, est encore universelle en profondeur.

Elle atteint l'homme tout entier. Elle ne se contente point d'hommages extérieurs, de rites superficiels, de gestes corporels et sans âme. Non, ce que Jésus réclame hautement, rigoureusement, inlassablement, c'est le cœur, c'est le dedans, c'est l'âme, c'est la pensée, la volonté, toutes les puissances de sentiment, d'attachement, de dévouement qui sont en nous. Et c'est par là qu'il nous grandit, qu'il nous élève, qu'il nous réveille et nous arrache à notre banalité originelle, par là qu'il nous transforme, nous divinise et nous sauve !

Sa divine religion remplit donc, pour ainsi dire, toute l'échelle humaine. Elle convient aux savants et aux ignorants, à l'enfance, à l'adolescence, à l'âge mûr et à la vieillesse, aux peuples cultivés et aux sauvages. Elle ne laisse personne en dehors de son emprise. Elle prend chaque être au point où il est, pour l'améliorer, l'embellir, le guider vers les sommets qui lui sont accessibles. Nous ne serons donc pas surpris de rencontrer, au sein de l'Eglise du Christ, des saints et des pécheurs, de puissants esprits et des simples, de hauts mystiques et des hommes terre-à-terre. Tous les degrés d'humanité et de spiritualité y trouvent place. Ceux qui ne voient que les pécheurs et les hommes de scandale se trompent sur son compte. Oui, les pécheurs s'y rencontrent. Mais ceux qui osent le reprocher à l'Eglise de Jésus-Christ, oublient que les Pharisiens reprochaient au Christ de s'entourer de publicains et d'hommes ignorants de la Loi. « Je ne suis pas venu appeler les justes, répondait-il, mais les pécheurs à la pénitence. » Si les pécheurs n'étaient pas là, il y manquerait de l'humanité ! Or, cette religion doit être universelle en profondeur. Elle doit prendre et recevoir tous les hommes.

Pour quiconque réfléchit, cette sublimité de notre foi, jointe à son indulgence, la hauteur de ses inspirations et l'immensité de ses miséricordes, la rigueur de ses exigences et la facilité de ses absolutions, tout cela forme un ensemble unique au monde, quelque chose de surhumain, d'inaccessible à la créature, en un mot une réalité divine, qui porte en elle-même la marque et la preuve de son origine céleste.

* *

Voilà, m. f., quelques aperçus sommaires sur la grande caractéristique de la religion chrétienne qui est la nôtre.

Qu'une telle religion soit combattue, c'est inévitable, car le principe du refus qu'on lui oppose se trouve en nous-mêmes, tout comme le principe de l'admiration et de l'enthousiasme qu'elle est capable de susciter.

C'est pour cela que la philosophie de l'histoire peut se ramener, à nos yeux, uniquement à ceci : — L'homme arrivera-t-il à se vaincre, à se surmonter lui-même ? Le progrès spirituel, le seul véritable, le seul qui compte, sera-t-il réalisé ici-bas ? L'ange en nous triomphera-t-il de la bête ? Retournerons-nous à la sauvagerie primitive par la voie de la science dite moderne, ou bien monterons-nous une nouvelle étape de civilisation, franchirons-nous un col plus élevé de perfection spirituelle ? De même que sous la poussée de la religion chrétienne, qui n'est autre que la religion tout court, puisque toutes les autres n'ont fait que la préparer ou la contrefaire, les hommes se sont haussés à une pratique plus large, plus générale, plus féconde des vertus communes ; sous une seconde poussée, succédant à la déchéance lamentable du siècle où nous sommes, l'humanité parviendra-t-elle à un niveau supérieur de vraie sainteté ? Tout est là. A travers tant de débats, de querelles, de rivalités, de conflits et de guerres entre les hommes ou entre les peuples, cela seul, au fond, importe. « Que votre règne arrive ! » nous fait dire Jésus. Il n'y a pas de demande plus urgente, plus indispensable, plus opportune, en aucun temps, mais particulièrement dans le nôtre, si troublé, si menacé, si divisé.

Laissez-moi, m. f., en terminant, vous prier, vous supplier même de mettre toute votre âme dans cette imploration du *Notre Père* : « Que votre règne arrive ! Que votre nom soit sanctifié, » en tout lieu et en tout temps ! Que votre sainte religion, universelle en droit, le devienne chaque jour davantage en fait. Ainsi soit-il.

IV

CARACTÈRE OBLIGATOIRE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE

Mes frères,

L'un des caractères que notre époque revendique avec le plus de fierté et aussi d'âpreté, c'est celui d'être une époque de lumière, une époque d'esprit scientifique, le siècle de la Science par excellence. Volontiers même, cette revendication s'accompagne d'un certain sentiment de dédain pour les siècles qui ont précédé le nôtre, que l'on prétend avoir été des siècles d'ignorance et, comme l'on dit, d'un mot inélégant et agressif, des siècles d'obscurantisme !

Et comme ces siècles-là étaient aussi, dans leur ensemble, des siècles de religion, tandis que le nôtre, à première vue, semble se désintéresser de la religion, beaucoup d'esprits superficiels ont pu conclure à une opposition entre la Religion et la Science. Mais aucun croyant ne peut admettre cette opposition. Pas un esprit religieux ne sent en lui-même ce conflit que l'on prétend inévitable entre la raison et la foi, entre le savoir même le plus vaste et le plus précis et l'appel le plus profond et le plus passionné aux puissances d'abandon, de confiance et d'attachement à l'égard de l'Auteur souverain de toutes choses. Bien plus, ce conflit que, gravement, certains déclarent inévitable, il est pour nous proprement inconcevable.

Nous estimons au contraire que, par-delà toutes les sciences du détail des choses, il est nécessaire qu'il y ait une science du Tout, une science de Dieu et de l'univers créé, une science du bonheur suprême, une science du salut et de la destinée humaine, et cette science-là n'est autre, pour nous, que la religion.

C'est pour cela que, dans mes trois précédentes instructions, je me suis efforcé de développer devant vous les pensées suivantes : 1° la religion est un fait proprement humain et profondément humain, — 2° la religion est à la fois nécessaire à l'homme et impossible à l'homme, en sorte que Dieu a daigné nous envoyer son propre Fils pour nous l'enseigner, — 3° l'enseignement du Fils de Dieu devait néces-

sairement porter une marque spéciale, qui est celle de l'universel : il est universel dans le temps, universel dans l'espace, universel en profondeur, en ce qu'il s'applique à tous les problèmes essentiels de l'âme humaine.

Je poursuivrai aujourd'hui mon exposé en vous montrant que la religion du Christ se donne comme obligatoire et qu'il ne peut pas en être autrement.

I. — *La religion du Christ est obligatoire*

Nous portons au fond de nous-mêmes un penchant à l'indépendance qui nous incline à regimber contre toute autorité qui réclame notre adhésion sans venir directement ou indirectement de notre propre suffrage. Dieu n'est pas, quoi que l'on dise, opposé à cette tendance que lui-même a déposée en nous. Il condescend à nous donner des preuves. Jésus-Christ a présenté les siennes dans l'Evangile. Le récit de sa vie en est plein. D'un mot, je rappelle que ces preuves sont au nombre de trois principales : les prophéties accomplies par lui, — les miracles dont il a semé sa route au milieu de nous, — la beauté et la sublimité de sa doctrine, dont je vous disais tout à l'heure qu'elle était universelle dans tous les sens du mot.

Mais, précisément parce que les preuves de Jésus-Christ sont irréfutables, il a le droit de nous demander une adhésion totale et convaincue. Et ce droit, il l'a exercé dans toute son étendue. On ne peut pas regarder l'Evangile comme un simple système de morale ou de philosophie, comme une belle idylle, une magnifique aspiration, un grand idéal, un drame émouvant, qui ferait appel seulement à notre approbation platonique, à de vagues sentiments d'admiration ou de sympathie attendrie. L'Evangile exige davantage : il veut nous prendre tout entiers. Il ne laisse rien en dehors de son emprise ; intelligence, volonté, sensibilité, tout ce que nous avons en nous de facultés de contemplation ou d'action, toute notre vie, tout notre être, il demande tout, il veut tout conquérir, tout posséder, tout conserver, pour tout vivifier, tout diriger, tout transformer, tout diviniser !

Les attestations de ces exigences de la part du Christ abondent dans l'Evangile. En voici quelques-unes.

Dès le début de sa vie publique, Jésus recevant un soir un docteur en Israël, le sénateur Nicodème, lui dit avec solennité : « En vérité, en vérité, je te le dis, nul, s'il ne naît de nouveau, ne peut voir le royaume de Dieu ! »

Et comme Nicodème affectait de l'étonnement et même un peu d'ironie, Jésus insista : « En vérité, en vérité, je te le dis, nul, s'il ne renaît de l'Eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le royaume de Dieu, car ce qui est né de la chair est chair et ce qui est né de l'Esprit est esprit. Ne sois donc pas surpris de ce que je t'ai dit : Il faut que vous naissiez de nouveau ! »

Cela est-il assez clair ? Jésus pouvait-il mieux affirmer qu'il nous demande tout notre être ? Sans lui, nous restons sur le plan matériel, ce qu'il appelle ici « la chair ». « Ce qui est né de la chair est chair. » Impossible de passer au plan de l'esprit, sans passer par lui. Et c'est ce que l'évangéliste S. Jean, utilisant probablement d'autres déclarations de son Maître, commente aussitôt en ces termes saisissants et catégoriques : « Celui qui croit en Lui, n'est pas jugé ; mais celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu. » (Jo., III, 4-18). Et encore : « Celui qui croit au Fils a la vie éternelle, mais celui qui ne croit pas au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui ! » *(Ibid.*, 36).

Un peu plus tard, parlant dans la synagogue de Capharnaüm, Jésus s'exprime toujours dans le même sens, c'est-à-dire qu'il promet Dieu, qu'il promet la vie éternelle à tous ceux qui croient en lui, et qu'il le fait en termes sans réplique et qui prouvent bien que, si on refuse de le suivre, on ne peut pas obtenir la vie éternelle. « Travaillez, dit-il, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure pour la vie éternelle et que le Fils de l'homme vous donnera, car c'est lui que le Père, à savoir Dieu, a marqué d'un sceau. » — « La volonté de celui qui m'a envoyé est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite au dernier jour, car c'est la volonté de mon Père que quiconque voit le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour... »

On pourrait parcourir tout l'Evangile, on ne trouverait partout que cette même affirmation. Et à la veille de sa mort, alors que ses yeux de prophète infaillible plongeaient déjà dans les horreurs de son agonie et de son prochain supplice sur la croix, Jésus disait encore : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie, nul ne vient au Père, si ce n'est par moi !... Je suis la vraie Vigne et mon Père est le Vigneron. Tout sarment qui ne porte pas de fruit en moi, il le retranche, et tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde, afin qu'il en porte davantage... Demeurez en moi et moi en vous. De même que le sarment ne peut de lui-même porter des fruits, s'il ne demeure uni à la Vigne, ainsi vous ne le pouvez pas non plus, si vous ne demeurez en moi. Je suis la Vigne, vous êtes les sarments, celui qui demeure en moi et en qui je demeure, porte beaucoup de fruits, car *séparés de moi vous ne pouvez rien faire !* »

II. — *Elle ne peut pas ne pas l'être*

Il serait facile de multiplier les citations de ce genre ; mais celles-là suffisent amplement. Tout l'Evangile donne le même son. Quand il a envoyé ses apôtres à la conquête du monde, le Christ a résumé tout cela dans les termes décisifs que voici : « Allez par tout l'univers, prêchez l'Evangile à toute créature. Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé, et celui qui ne croira pas sera condamné. »

Un Dieu seul avait le droit de parler de la sorte. Mais un Dieu, venu sur la terre pour révéler aux hommes la science de l'Infini, la science du salut, la science de la Vie éternelle, la science du véritable bonheur, ne pouvait pas non plus parler autrement !

Réfléchissez-y bien. Quel est le premier devoir de l'homme, si ce n'est de remplir les intentions de son Créateur à son sujet ? Et à quoi se ramènent ces intentions, si ce n'est à nous rendre heureux pour l'éternité ? Tout se tient, dans la religion du Christ. S'il oppose de façon si saisissante, dans son langage, la vie du corps et la vie de l'âme, le temps et l'éternité, ce qui périt et ce qui demeure à jamais, s'il se plaît en des contrastes, en des oppositions aussi formidables que la suivante : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » c'est que, du point de vue de l'Esprit infini et éternel dont notre humble esprit à nous est à la fois l'image et l'œuvre, les choses ne peuvent pas être autrement. Jésus parle la langue de l'absolu,

la langue de l'indispensable, la langue du nécessaire. Tout le reste n'est rien à côté de cela, car tout le reste meurt. Le ciel et la terre passeront, mais ses paroles à lui ne passeront pas. Il ne peut pas y avoir, en morale, d'obligation plus personnelle, plus pressante, plus logique et plus raisonnable que celle d'adhérer à la science du bonheur, à la science du salut que l'Evangile nous apporte. C'est pourquoi il n'est rien qui soit plus décevant, plus faux que cette sorte de dilettantisme en vertu duquel on veut bien admirer l'Evangile comme un recueil de belles sentences ou de touchantes histoires, tout en esquivant son caractère obligatoire : ce qui revient à lui enlever tout ce qui fait sa valeur divine et humaine.

Notez bien que si Dieu réclame l'adhésion de tout notre être, ce n'est pas le moins du monde pour lui-même. Cette morale chrétienne à laquelle on oppose parfois le droit de l'homme à l'autonomie, n'a d'autre but que de nous faire atteindre notre plénitude de vie. L'autonomie parfaite est un attribut divin, elle ne saurait être un attribut humain. Dieu seul est à lui-même sa Loi. L'homme n'étant pas l'auteur de son être, ne peut pas être le législateur de sa propre conscience. Ne trouvant en lui-même ni sa cause première ni sa fin dernière, il reçoit sa loi de Celui-là seul qui lui a donné la vie et peut remplir, dans l'éternité, toutes ses aspirations. C'est celui-là seul qui détient tout bonheur qui peut poser les conditions du bonheur. De quelque côté que l'on se place, on ne peut concevoir que le Fils de Dieu soit venu sur la terre, sans que sa doctrine soit obligatoire pour nous !

En résumé, dans l'enseignement du Christ, le premier devoir de l'homme, ce que Jésus appelle « le premier et le plus grand commandement, » c'est d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit et de toutes ses forces ; mais ce devoir coïncide, dans toute son étendue, avec celui de faire notre bonheur éternel. Ne disons pas : « Dieu m'arrache à moi-même, puisqu'il me veut tout pour lui et tout à lui. » Non, Dieu ne vous veut tout entier que parce que votre béatitude l'exige ; parce que vous ne pouvez rien concevoir comme possibilité de bonheur en dehors du plus-être, et que Dieu seul qui vous a donné l'être peut vous donner aussi le plus-être ; parce que vous ne pouvez rien concevoir en fait de bonheur que l'épanouissement de la vie dans la possession de Dieu, durant l'éternité.

On pourrait donc donner du premier commandement : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit, de toutes vos forces, » la traduction suivante : « Vous chercherez votre bonheur éternel de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit, de toutes vos forces ! Rien ne devra jamais vous détourner de la route du vrai bonheur ! Tout ce qui vous en éloignera sera votre malédiction et votre condamnation ! Tout ce que l'on vous dira contre ce but suprême ne sera qu'illusion et mensonge. En Jésus seul, et dans son Evangile, se trouve pour vous le secret du bonheur. Comme il disait lui-même : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire ! Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors comme le sarment et il sèche ; puis on ramasse ces sarments, on les jette au feu et ils brûlent. Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez ce que vous voudrez et cela vous sera accordé ! » Ainsi soit-il.

POUR ANNONCER LES CENDRES

LE DOUBLE BUT DE LA CÉRÉMONIE

Mes frères,

Il me semble que pour le bien de vos âmes il n'est pas inutile de vous livrer quelques réflexions sur la cérémonie des Cendres par laquelle l'Eglise, mercredi prochain, ouvrira la Sainte Quarantaine en redisant à chacun de nous cette grave parole : « Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. »

Cette cérémonie de l'imposition des Cendres a un double but : nous rappeler le sérieux de la vie et nous inviter à la pénitence.

I

Avoir le sérieux de la vie, c'est *l'envisager,* selon ce qu'elle est réellement, *comme une préparation à la mort ;* car bien vivre c'est se préparer à bien mourir.

Il faut, en effet, qu'il y ait dans la pensée de la mort une grâce de force pour éviter le péché, puisque, dans le Paradis terrestre, c'était l'unique menace que Dieu avait faite à Adam : « Si vous mangez de ce fruit, vous mourrez de mort » ; si bien que, pour arriver plus facilement à triompher d'Eve, Satan exploita la crainte salutaire qu'elle en avait et fit briller à ses yeux la fallacieuse promesse et l'audacieux démenti : « Non, tu ne mourras pas... » Certes, Adam et Eve savaient bien ce qu'était la mort en théorie ; mais, ne l'ayant jamais vue, ils n'en avaient pas la connaissance expérimentale... Ils en connurent toutes les douleurs devant le corps inerte d'Abel, leur fils plein de beauté et de jeunesse, et soudain privé de vie. Ils comprirent qu'il fallait éloigner d'eux ce pauvre corps que rien ne pouvait défendre de la corruption et qui allait devenir un objet d'horreur... Et ce fut, sans doute, un des moments les plus cruels de leur vie d'expiation.

1. Satan ne saurait agir avec nous de la manière dont il agit avec nos premiers parents : il n'essaiera pas de nous tromper sur la certitude de notre mort ; mais il s'efforcera de nous la faire *oublier...* Son triomphe, c'est d'arriver à nous la rendre imprévue ; il nous enlève la conviction profonde et habituelle que d'un moment à l'autre nous pouvons mourir. Je ne crois pas me tromper, m. f., en avançant que pas un de vous ne croit, en ce moment, que la mort pourrait le surprendre avant la fin même de notre réunion. Et cependant, il n'y a aucune impossibilité à la chose, et nous avons vu des exemples effrayants de la soudaineté de la mort.

De plus, les comparaisons que prend Notre-Seigneur pour nous exhorter à la vigilance et à la prévision de la mort sont bien faites pour nous éclairer. Dans une de ses paraboles, il compare la mort à un voleur. Un voleur prévient-il avant de dévaliser une maison ? Supposez que vous sachiez qu'il y a dans la région un ou plusieurs voleurs qui, chaque semaine, chaque jour même, agissent dans les pays voisins. N'auriez-vous pas sujet de redouter leurs visites, et ne prendriez-vous pas toutes les mesures possibles pour assurer votre sécurité ? Vous seriez sur le qui-vive, vous veilleriez à ce que portes et fenêtres soient bien fermées, vous feriez peut-être même des rondes la nuit dans vos bâtiments et,

malgré vous, vous auriez l'esprit et l'oreille sans cesse à l'affût de la moindre chose anormale.

Appliquez cela à la mort... Chaque jour, ou à peu près, elle frappe à des portes voisines de la vôtre, parfois elle multiplie ses coups, elle les précipite... Et l'angoisse ne vous étreint pas ? Vous ne vous demandez pas chaque matin : « Sera-ce mon tour aujourd'hui ? Pourquoi pas ?... Je n'y échapperai certainement pas... D'un moment à l'autre cela peut m'arriver. » Je vous interroge, m. f. : Combien d'actes faites-vous, dans vos journées, en vous disant : « Ce pourrait être le dernier » ? Sans doute aucun : vous n'y pensez pas.

Pour mieux vous montrer votre aveuglement, permettez-moi une hypothèse :

Supposez un instant que le Bon Dieu ait modifié les lois de la mort et qu'il ait réglé qu'on ne mourrait plus qu'à l'heure de midi. Quelle angoisse quand on entendrait le premier des douze coups de l'heure fatidique ! On penserait qu'au même moment, peut-être, la mort frapperait un être cher. On pousserait un soupir de soulagement d'avoir esquivé soi-même l'instant fatal : « Ce n'est pas encore pour cette fois ! » — M. f., de grâce, réfléchissez que cette hypothèse est moins effrayante que la réalité. Au fond, si la mort se réservait la seule heure de midi, vous auriez une certaine détente, une sécurité relative le reste de la journée. Vous pourriez vous distraire, vous détourner de ces graves pensées pour vous donner au plaisir sans contrainte au moins durant quelques heures... Vous n'en avez pas le droit : la mort peut vous frapper à n'importe quelle heure.

Je vous entends : « Si l'on avait perpétuellement cette pensée de la mort, on ne pourrait pas vivre. »

C'est vrai, m. f. : on ne pourrait pas vivre comme on vit quand on l'oublie, on vivrait *sérieusement*, comme doit vivre une créature humaine. N'est-ce pas raisonnable de vivre avec la pensée de ce qui arrivera certainement, de ce qui peut arriver d'un instant à l'autre, aujourd'hui même ?

M. f., ce n'est pas sans raison que l'Esprit-Saint vient nous redire, au début du Carême : « *N'oubliez pas que la mort ne tardera pas... Songez à vos fins dernières et vous ne pécherez pas...* » Et que Notre-Seigneur, dans l'Evangile, achève sa parabole par ce grave enseignement : *Soyez prêts*, parce que, *à l'heure que vous ne pensez pas, la mort viendra vous surprendre.* » Réfléchissez et examinez votre conscience chaque soir : « Aujourd'hui, mes paroles et mes actions ont-elles été posées comme si je devais mourir ce même jour ? »

2. Et maintenant, m. f., si je considère vos chers enfants, je crains que vous n'ayez bien des illusions en ce qui concerne leur éducation vis-à-vis de cette pensée de la mort... Que de mères redoutent le spectacle de la mort pour leurs enfants ! Combien l'éloignent ! Combien voudraient qu'ils l'ignorassent toujours !... Certes, il est si grave et si saisissant qu'il peut y avoir des raisons d'âge et de tempérament qui nécessitent cette prudence et cette réserve ; mais ce doit être une exception. Si vous voulez donner à vos enfants une éducation virile, si vous voulez faire d'eux des caractères, vous les élèverez dans la vérité, c'est-à-dire que vous profiterez des événements douloureux de la famille pour les mettre en contact avec la mort... Non pas d'une manière qui frappe leur imagination et les épouvante, mais d'une manière simple et chrétienne qui leur apprenne de bonne heure la fragilité de la vie et la réalité de la mort. Quand le petit enfant vous parlera d'avenir, pourquoi, doucement, ne pas lui répondre que « l'avenir n'est à personne, l'avenir est à Dieu ! » Après une faute : « Irais-tu au ciel après ce que tu as fait là ? » En un mot, toujours lui faire envisager la mort comme une aide pour éviter le mal et comme un passage vers le monde meilleur : « Mourir, c'est aller chez le Bon Dieu, » de telle sorte que l'enfant ne voie dans la mort qu'un départ pour le ciel. « Maman, disait un tout petit très malade, en regardant un Ange de Fra Angelico suspendu dans sa chambre, je voudrais aller au ciel sonner de la trompette comme lui ! »

Vous le voyez, m. f., on peut ne montrer la mort au petit enfant que comme l'arrivée à la fête éternelle, et comme il <u>est</u> toujours heureux de partir pour une fête, cette pensée de la mort n'est pas attristante pour lui. Ce n'est qu'en grandissant qu'il comprendra que la mort peut être effrayante *à cause des responsabilités* dont il faudra rendre compte au jugement... Il saura qu'après la mort, qui peut venir d'un instant à l'autre, toutes ses pensées, ses paroles, ses actions seront passées au crible du jugement de Dieu, et que toute faute trouvera son châtiment si elle n'a pas été expiée sur la terre.

Mesdames, avivez ainsi les pensées de la foi chez vos enfants : la mort, pour celui qui a vécu en y pensant, sera le couronnement de la vie. N'hésitez pas à leur rappeler cette maxime de S. Vincent de Paul : « Le plaisir de mourir sans peine vaut bien la peine de vivre sans plaisir. » En un mot, *profitez de tout* pour qu'ils se souviennent, comme vous-mêmes, de cet avenir certain, inéluctable.

II

La cérémonie des Cendres a encore un autre but : l'Eglise veut *nous ramener à la pratique de la pénitence* en nous redisant que notre pauvre corps doit retourner un jour en poussière. Puisqu'il aboutira à des cendres, pourquoi prendre tant de soins de lui ? Pourquoi tout ce temps, tout ce luxe dépensés pour lui ? A quoi bon ? Pauvre corps humain, vaut-il toute la peine, toute la sollicitude dont il est l'objet ? Dieu nous l'a donné *uniquement pour le service de l'âme :* le corps doit aider l'âme à user de son intelligence, de sa volonté, de toutes ses facultés. Hélas ! dans notre vie, que de fois c'est notre âme qui est au service de notre corps, qui est à sa remorque, pour ainsi dire !

Le Carême vient donc nous rappeler notre devoir de dompter le corps ; ce saint temps est fait pour permettre à l'âme de se ressaisir. Aussi c'est avoir bien peu le sens chrétien que de se réjouir des atténuations que l'Eglise a concédées à ses lois par égard à notre faiblesse physique, et peut-être aussi pour éviter un grand nombre de fautes, car aujourd'hui il y a peu de belles santés, et peut-être encore moins de caractères assez énergiques pour goûter les austérités de la pénitence...

Du moins, m. f., prenez au sérieux les prescriptions si adoucies de l'Eglise. N'allez pas, sans raison grave, chercher des occasions, des prétextes de dispense. *L'Eglise ne peut pas vous dispenser de pénitence*, à cause de Jésus-Christ mort sur le Calvaire pour votre salut, car, selon la parole de S. Paul, vous devez achever, par vos sacrifices, ce qui manque à la Passion de Jésus-Christ.

Ainsi donc, m. f., soyez chrétiens et soyez-le non seulement dans votre conduite personnelle, mais jus-

que dans la direction donnée à vos enfants. Pour eux, peut-être, la pénitence ne s'impose pas encore comme *expiatrice*, mais elle peut être *préventive* en ce sens que s'ils contractent les saines habitudes du sacrifice, ils éloigneront d'eux bien des dangers. Apprenez-leur à respecter ce temps du Carême et à en comprendre la nécessité. Ne cherchez pas à les distraire ; faites-les réfléchir un peu au sérieux de la vie, afin qu'ils ne la conçoivent pas seulement par le plaisir qu'on y peut rencontrer.

* *

M. f., que ces quelques réflexions vous aident à vous replacer sous le regard de Dieu, et à vous examiner pour voir ce que vous avez à faire pour mener, vous et vos enfants, une vie vraiment sérieuse, une vie qui mérite que la mort soit, pour tous, selon le vœu de la Sainte Eglise, le passage de la tristesse du temps aux joies de l'éternité. Ainsi soit-il.

CHEMINS DE CROIX POUR LE CAREME

I

GARANTIES CONTRE LE PÉCHÉ

I^re^ STATION : *Jésus est condamné à mort*

Nous aussi nous sommes condamnés à mort, puisque personne ne saurait échapper à cette loi universelle et inexorable. Transportons-nous par la pensée à cet instant difficile, à ce douloureux passage du temps à l'éternité. Quels regrets seront les nôtres ! Le peu de bonheur que nous aurons mendié au monde, que nous aurons payé très cher, nous le perdrons pour toujours ; et nous aurons à répondre de toutes nos défaillances, de toutes nos trahisons vis-à-vis de Dieu.

Car, nous aussi nous comparaîtrons devant un tribunal, devant le Souverain Juge à qui rien n'échappe, de qui tout est connu, qui nous imposera l'expiation stricte et totale de tous nos péchés.

Seigneur, que la pensée de la mort, et la crainte de vos jugements, nous garde habituellement à l'abri du mal !

II^e^ STATION : *Jésus est chargé de sa croix*

Notre croix à nous, Seigneur, c'est notre labeur quotidien, avec ses exigences et sa monotonie, c'est le travail dur et souvent ingrat, ce sont nos infirmités physiques et nos luttes morales, ce sont les défauts et les manies de ceux qui vivent autour de nous. Et que de fois nous sommes tentés de nous plaindre, de gémir, voire même de secouer le joug !

Quelle erreur ! Mais cette croix qui nous vient de la divine Providence, que notre Père céleste pose chaque matin sur nos épaules, c'est justement notre bâton de voyage, c'est le bouclier toujours dressé à l'encontre des attaques du démon. Seigneur, apprenez-nous à aimer notre humble devoir de chaque jour !

III^e^ STATION : *Jésus tombe sous le poids de la croix*

Tourné en dérision par Hérode, transformé en roi de comédie par les soldats de Pilate, vous voilà maintenant, ô Jésus, abîmé dans la poussière au milieu d'une populace qui insulte et blasphème. Quand je pense que vous avez pris sur vous nos iniquités, je ne doute plus qu'en ce moment même vous ayez voulu expier toutes nos fautes d'orgueil, et du même coup nous enseigner l'humilité.

Hélas ! oui, nous sommes des orgueilleux : nous avons des prétentions et des exigences ; nous avons nos dépits et nos rancœurs ; nous n'admettons pas facilement de passer inaperçus et de compter pour rien ; et cependant Dieu donne sa grâce aux humbles, tandis qu'il résiste aux orgueilleux.

Apprenez-nous donc, ô Jésus, à nous contenter de notre sort, à être des humbles ! Nous éviterons ainsi d'attirer sur nous l'attention du démon ; notre âme sera plus ouverte à la grâce ; nous serons moins exposés aux chutes, ne nous étant pas élevés si haut !

IV^e^ STATION : *Jésus rencontre sa sainte Mère*

Douloureuse rencontre, qui précède de si peu une séparation plus cruelle encore. Rencontre de deux âmes, réunies non par le hasard, mais par la volonté divine, pour offrir ensemble le commun sacrifice de leur bonheur et de leur amour. O Marie, vous allez sacrifier votre fils ; ô Jésus, vous allez, après avoir aimé Dieu votre Père plus que votre Mère, confier celle-ci à l'apôtre S. Jean !

Et cette séparation, c'est nous qui en sommes les bénéficiaires. Puisse-t-elle nous obtenir la force d'âme nécessaire à certaines séparations, pour rompre des liens qui nous enchaînent et constituent pour nous une occasion plus ou moins prochaine de péché. Et puissions-nous remplacer ces liaisons dangereuses par des amitiés saintes, par des dévotions judicieuses, par la direction spirituelle !

V^e^ STATION : *Simon de Cyrène aide Jésus à porter sa croix*

Orgueilleux, nous sommes aussi des égoïstes ; dans la joie, nous restons indifférents aux souffrances d'autrui ; dans la peine, nous sommes absorbés ou anéantis par l'épreuve. Notre pauvre *moi*, avec ses alternatives de prospérité ou d'adversité, d'enthousiasme ou de dépression morale, voilà toutes nos préoccupations. Et pourtant, dans une famille, on est solidaire les uns des autres, on met tout en commun, on s'aime et on s'entr'aide ; et nous sommes tous de la famille de Dieu.

Seigneur, enseignez-nous la charité fraternelle. Si nous aimons nos frères, nous ne voudrons pas être pour eux occasion de scandale ; nous aurons à cœur de les aider dans la lutte, par notre exemple, nos prières et nos sacrifices. Et puis, là où règne la division et la haine, le démon trouve son compte ; mais où vit la charité et l'amour, Dieu fait sa demeure habituelle. Et si Dieu est avec nous, qui sera contre nous ?

VI^e^ STATION : *Une femme pieuse essuie la face de Jésus*

Pâle, sanglant et défiguré, ô mon Sauveur, vous avez touché le cœur de cette femme, non moins admirable dans son courage que dans sa délicatesse.

Qu'elle était belle aussi, notre âme au sortir du baptême ! Pure, marquée du signe des enfants de Dieu, couronnée de vertus, resplendissante de clartés, elle reflétait l'image divine, elle était le temple saint de Dieu, plus beau que nos magnifiques cathédrales. Qu'en avons-nous fait ?

Aidez-nous, Seigneur, à réfléchir sur nous-mêmes et sur les tristes conséquences de nos péchés, sur les

ruines accumulées en nous. Et puissions-nous à cette vue être à notre tour si touchés que nous soyons prêts, non seulement à restaurer en nous l'œuvre divine, mais encore à tout souffrir plutôt que de retomber dans un état si lamentable !

VII^e Station : *Jésus tombe pour la seconde fois*

Vos forces trahissent votre bonne volonté, ô Jésus ; pour un corps épuisé et défaillant comme le vôtre, cette croix est trop lourde, elle vous écrase et vous abat.

C'est bien aussi notre premier geste quand survient une épreuve : nous sommes jetés à terre, tel Saul sur le chemin de Damas. Mais comme le persécuteur devenant apôtre par une opération merveilleuse de votre grâce, nous reconnaissons là votre main ; puis nous nous relevons, nous disons : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? Eclairez-moi, car je ne vois plus, je ne sais plus. » Et Dieu répond à notre prière, et notre vie s'oriente dans un sens nouveau et meilleur.

Seigneur, apprenez-nous à bénir la souffrance qui ramène dans le droit chemin, ou qui préserve des égarements !

VIII^e Station : *Jésus console les femmes de Jérusalem*

Nous avons le grand tort, dans nos peines ordinaires, de chercher des dérivatifs, et de les demander le plus souvent au monde et à ses plaisirs ; outre que nous n'y trouvons pas le remède à notre mal, nous y rencontrons le plus souvent amertume, dégoût du devoir et découragement. Que fallait-il donc faire ?

Se confier à vous, ô divin Maître. L'Evangile n'est-il pas tout rempli du récit de vos attentions et de vos délicatesses ? N'avez-vous pas dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes accablés, » sans distinction de personnes, sans exclusion ni exception, quelle que soit notre peine ? Votre divin Cœur est ouvert à toute détresse humaine ; vous nous comprendrez, car il n'est guère de peine que nous n'ayez ressentie ; vous nous consolerez, et nous repartirons vers le devoir, confiants et réconfortés.

IX^e Station : *Jésus tombe pour la troisième fois*

En vous contemplant, ô mon Jésus, dans cette troisième chute, je pense au mot sublime de votre martyr S. Ignace : « Il faut que je sois moulu par la dent des bêtes pour devenir le froment du Christ. » Vous aussi avez voulu devenir le Pain vivant de nos âmes, et c'est pourquoi vous avez été broyé par la croix. Mais tous, comme chrétiens, nous sommes participants de votre sacerdoce ; tous, nous devons offrir à Dieu « une hostie pure, sainte et immaculée ». Nous sommes un corps dont vous êtes la tête; nous devons d'une part être dignes de vous ; d'autre part, il faut nous mêler à vos mystères de souffrance, de mort et de résurrection.

Apprenez-nous donc à châtier notre corps, à le réduire en servitude, à mortifier nos défauts et à soumettre nos passions, afin que nous aussi nous devenions « hostie immaculée. »

X^e Station : *Jésus est dépouillé de ses vêtements*

Pauvre en votre naissance, pauvre à Nazareth, comme au cours de vos voyages apostoliques, vous voulez nous donner en mourant, Seigneur, une suprême leçon de détachement. C'est qu'il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume des cieux ; et je comprends cela : un voyageur chargé de bagages n'avance qu'avec lenteur et difficulté ; et puis, les richesses procurent bien des satisfactions, mais du même coup bien des dangers de faute. Seigneur, aidez-moi à comprendre votre béatitude : « Bienheureux les pauvres. » Je ne veux plus me plaindre de mon humble condition ni des renoncements qu'elle m'impose ; j'y veux voir une garantie contre le mal et le péché.

XI^e Station : *Jésus est attaché à la croix*

Et nous aussi, Seigneur, nous sommes liés au devoir, à notre tâche quotidienne, et par toutes sortes de liens. Que de fois nous voudrions nous échapper, prendre un peu de liberté ! Mais de multiples nécessités nous retiennent, et ainsi, comme vous, ô Maître, nous sommes attachés à la croix.

Bienheureuse servitude vraiment, car ce sont nos mauvais penchants, les forces dangereuses, les passions qui se trouvent ainsi enchaînées ; et par contre, l'âme s'élève et se rapproche de vous, mon Dieu ! Qui sait où nos désirs et nos sentiments pourraient nous entraîner, sans cette heureuse barrière qui nous ferme la route ? Gardez-nous donc, Seigneur, attachez-nous comme S. Paul à la croix avec vous.

XII^e Station : *Jésus meurt sur la croix*

Laissez-moi, ô Jésus, malgré mon indignité, laissez-moi, avec les Marie, avec S. Jean et avec votre Mère, m'approcher de votre croix. Je voudrais recueillir, avec le plus grand respect, le sang divin qui coule de vos plaies, et « dont une seule goutte suffirait à laver tous les crimes de la terre. »

Les péchés que j'ai commis pèsent de tout leur poids sur mon âme et l'inclinent vers le mal ; mais j'irai recevoir de votre prêtre, au saint tribunal de la Pénitence, le baptême de votre sang ; et je me relèverai rajeuni, prêt à affronter avec une âme neuve les combats de la vie sérieusement chrétienne.

XIII^e Station : *Jésus est descendu de la croix et remis à sa Mère*

Je vous contemple, ô Marie, tenant dans vos bras le corps inanimé de votre bien-aimé Fils, et je crois voir vos yeux chercher dans le lointain, avec des larmes et une angoisse visible, d'autres enfants, qui sont morts spirituellement.

O doux refuge des pécheurs, prenez pitié des pauvres âmes qui si aisément se laissent tromper par le démon ! Affermissez nos pas dans les voies de la vertu, attirez-nous à l'odeur de vos parfums. Chaque jour nous vous invoquerons, et nous espérons, grâce à votre protection maternelle, aborder un jour au port du salut.

XIV^e Station : *Jésus est mis dans le tombeau*

Tout à l'heure, les soldats viendront, ils scelleront soigneusement votre sépulcre et le garderont ; ils ont peur que les disciples ne viennent et ne dérobent votre corps. Mais que vous importent leurs précautions et leur incrédulité ? Au matin de Pâques, la vie sera triomphante !

Qu'importe aussi la victoire de Satan dans une âme de pécheur ! Vous avez, ô mon Jésus, des re-

vanches éclatantes, et dans l'âme purifiée vous apportez la vie. O Jésus Eucharistie, munis de votre viatique, nous saurons affronter les fatigues du voyage et nous arriverons au terme bienheureux dans votre Paradis !

POUR LA FETE DE SAINTE COLETTE
(6 mars)

LA PRÉPARATION ET L'ACCOMPLISSEMENT DE SA MISSION

Mes frères,

Les vertus des saints forment la meilleure partie du patrimoine national. Aussi est-il vraiment utile et salutaire de contempler les serviteurs de Dieu dans lesquels la religion et la patrie saluent de concert les plus beaux types de leur histoire.

C'est pourquoi je voudrais chanter la gloire de la grande Sainte dont vous célébrez la fête, et vous parler de sainte Colette dans la *préparation*, puis dans l'*accomplissement* de sa mission.

Sainte Colette, priez pour nous !

I. — *Préparation de sa mission*

En ces temps-là, c'est-à-dire à la fin du XIVe siècle, la sainte Eglise traversait une des crises les plus lamentables et les plus périlleuses de son histoire, une de ces crises auxquelles ne résistent pas les institutions humaines, dont seule peut triompher une société divine dans son origine et immortelle dans ses destinées : c'était le Grand Schisme d'Occident. Les désordres de la guerre civile, les luttes contre l'étranger, le sensualisme païen qui avait franchi la frontière dans un art gracieux mais licencieux et frivole, tout cela exerçait sur les mœurs une influence désastreuse, dont les ravages s'étendaient jusque dans les âmes les mieux trempées ; les Ordres monastiques eux-mêmes n'avaient pas eu de remparts assez épais pour les en préserver et se relâchaient de la primitive observance.

Il y avait déjà grande pitié au pays de France...

Dieu prend ses outils où il veut, les façonne sur son enclume comme il l'entend. Quand il veut sauver une société ou un peuple, volontiers il prend son instrument dans la faiblesse et l'obscurité et s'en sert pour accomplir des prodiges devant lesquels la raison s'arrête, stupéfaite et vaincue.

Dieu regarde vers la Picardie, terre d'abbayes et terre de croisades. En la gracieuse cité de Corbie, au foyer de Robert Boellet et de Marguerite Moyon, artisans très vertueux, très chrétiens, mais des plus modestes et des plus pauvres, se trouve une petite fille. Ses parents sexagénaires lui ont donné le nom de Colette, diminutif de Nicolette, par reconnaissance pour le grand S. Nicolas qu'ils n'avaient pas invoqué en vain. C'est Colette que Dieu appelle et qu'il prépare.

Elevée dans ce foyer à base surnaturelle, elle grandit doucement entre son père et sa mère. Elle aimera s'appeler « la petite ancelle, la petite servante du Seigneur. »

Sa piété devance l'âge. Colette n'a que sept ans et déjà elle sait faire oraison, récite chaque jour son rosaire, fait de longues visites au Saint-Sacrement. A 13 ans, elle nourrira cette piété de la lecture de la vie des Saints, des psaumes, des homélies des Pères de l'Eglise et de l'assistance, même nocturne, aux offices de la célèbre abbaye bénédictine de Corbie. Elle fera le pèlerinage de Brebières, déjà fort en honneur.

Elle est pure aussi, et, pour mieux se consacrer à Dieu, elle fait le vœu de chasteté perpétuelle.

Avec cela, diront ses compatriotes, lors de l'information canonique pour sa canonisation, « d'une douceur évangélique, d'une amabilité serviable à tous, d'une docilité jamais en défaut. » Elle est pleine de compassion pour les pauvres : « Si je n'aimais pas les malheureux, dit-elle, il me semble que je n'aimerais pas le Bon Dieu. » Et son biographe dira : « Pour demeurer pauvre avec les pauvres de Jésus-Christ, elle vendit toute sa fortune et aumôna son argent. »

Pour parachever la vertu, il faut le sceau de la souffrance. « L'homme est un apprenti, la douleur est son maître, et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert. » Nul non plus ne connaît les autres, nul ne sait compatir aux souffrances des autres, s'il n'a pas lui-même souffert. Colette a 18 ans à peine, lorsque meurent son père et sa mère. Sans doute ils étaient d'un âge avancé, mais la séparation est toujours très dure pour les âmes délicates. O vous qui avez suivi, avec du chagrin plein le cœur, le cercueil de votre père, le cercueil de votre mère, vous comprenez la douleur de la jeune orpheline !

Elle connaîtra d'autres souffrances. Alors que l'avenir s'ouvre pour elle dans le monde, elle veut la vie intérieure. Elle s'enferme dans une communauté de béguines, mais elle n'y trouve pas une vie assez cloîtrée ni assez austère ; le régime des bénédictines ne répond pas mieux à ses rêves de perfection ; elle va frapper au monastère des Clarisses, mais elle est loin de trouver la stricte observance de la sainte fondatrice.

Alors elle se fait *recluse*. Complètement séquestrée du monde, retirée dans une sorte de prison volontaire construite par les soins du Père abbé de Corbie entre deux contreforts de l'église Notre-Dame, avec un oratoire qui, par une ouverture grillée, avait jour sur le lieu saint pour permettre de contempler le tabernacle, d'entendre la messe, et de recevoir l'Eucharistie, elle vit comme une hostie de réparation. Quelques sarments lui servent de lit, un tronc, d'oreiller ; des légumes à l'eau et du pain dur sont le régal des grands jours. Et puis, les disciplines, les cilices, les chaînes de fer meurtrissent sa chair virginale. — Folie, dira-t-on. — Eh oui ! folie, mais folie de la croix ! C'est en se crucifiant que Jésus a sauvé le monde ; c'est en se crucifiant que les âmes coopèrent à l'œuvre rédemptrice.

Cette nature exquise de pudeur, de simplicité, de charité, de piété, est prête ; des visions lui révèlent sa vocation ; la Providence l'appelle à réaliser ce qu'il y a de plus difficile : la réforme des mœurs et la régénération d'une époque. Colette répond : « Je suis l'ancelle du Seigneur. »

II. — *Réalisation de son œuvre*

Aidée d'un saint religieux franciscain, le P. Henry de la Baume, et d'une veuve de la plus éminente piété, la baronne de Brissay, que la Providence avait miraculeusement conduits jusqu'à elle, Colette, pour obéir aux appels divins, obtint de Benoît XIII, le pape qui groupait sous son obédience tous les pays de langue française, la bulle qui la dispensait de son vœu de réclusion.

L'œuvre de la réforme franciscaine allait commencer, œuvre gigantesque qui ne dura pas moins de 40 années.

Colette a pris conseil de ses directeurs éclairés ; mais trop ardente est sa foi pour qu'elle ne soumette pas ses projets à celui qui a seul autorité pour les approuver et les bénir, au pape. Elle part pour Nice, où, au prix de difficultés sans nombre, elle parvient auprès de Benoît XIII, lui expose ses révélations et sollicite la grâce d'entrer chez les pauvres Clarisses et de réformer les trois Ordres franciscains. Le Pape impose lui-même à l'humble suppliante le voile et la corde séraphique, la bénit, puis la consacre abbesse avec des pouvoirs exceptionnels pour lui rendre moins difficile la tâche de restauration religieuse que réclame le monde chrétien.

Alors, par chevauchées, par étapes, va se produire ce merveilleux et puissant apostolat de la conquête des âmes, de la régénération spirituelle des cités et des provinces, de la transfiguration des parfaits, de la réalisation pour tout l'Ordre franciscain des merveilles qu'accomplira, un siècle après, la séraphique Thérèse d'Avila pour l'Ordre du Carmel.

De Nice, Colette gagne la Franche-Comté, qui va devenir le berceau de la réforme. Besançon verra fleurir le premier couvent réformé des Clarisses, et Dôle celui des Frères mineurs ou Cordeliers. Luxeuil, Saint-Claude, Beaune, Auxonne, Sellières, Poligny, Seurre, Dijon élèveront rapidement des monastères de la primitive observance. La réforme s'étendra au Tiers Ordre séculier, passera de la Franche-Comté et des Etats bourguignons dans les différentes provinces de France, en Suisse, dans les Flandres. Moulins, Aigueperse, Decize, Le Puy-en-Velay, Vevey, Castres, Lézignan, Béziers en seront les principaux carrefours ; elle passera les frontières pour atteindre Heidelberg en Allemagne et Gand au pays flamand.

Les œuvres de Dieu ne seraient ni fécondes ni durables, si elles n'étaient fondées dans l'épreuve et si les contradictions ne venaient les cimenter. Ne met-on pas l'or dans le creuset pour le purifier ? Ne frappe-t-on pas le fer à coups redoublés pour lui donner plus de pureté ?

Ce n'est qu'au prix du sacrifice que l'œuvre de Colette peut se déployer. Rien n'est plus difficile que de déterminer la conversion d'une âme, d'arracher un cœur à ses désordres, de libérer et de rectifier une conscience ballottée par les erreurs et les passions. Les réformes ne vont pas sans résistance, et ceux qui depuis longtemps s'étaient habitués aux facilités d'une vie religieuse relâchée soulèvent contre la réformatrice des obstacles et des embarras de toute nature. L'aveuglement du préjugé, de la jalousie, de la haine multiplie ses attaques et l'oblige parfois à cacher sa retraite ; Satan la persécute et la maltraite ; les parlements délibèrent contre elle, les ingrats veulent la prendre par la famine. C'est la lutte, âpre et dure.

C'est le sort des grandes âmes de passer ici-bas incomprises et même persécutées. La contradiction des ennemis n'étonne personne ; ils nous la doivent, et ne pas la rencontrer serait une preuve que nous ne valons guère pour notre cause. Celle des nôtres est plus pénible, lorsqu'ils nous percent des flèches de leurs critiques acérées, peut-être par jalousie, peut-être par étroitesse d'esprit, peut-être par rachitisme de générosité, peut-être parce qu'ils ne font rien, qu'ils ne veulent rien faire, rien donner, et que l'exemple des autres est pour eux le plus cinglant des reproches. N'est-ce pas alors pour nous le martyre « qui lime au lieu d'assommer », comme disait Joseph de Maistre ?

Colette destinait sa première fondation à sa cité natale : les Corbéens n'en veulent pas. « Nul n'est prophète en son pays, » dit l'Evangile. Et parlant du Christ, S. Jean nous dit : « Les siens ne l'ont pas reçu. »

Mais que peuvent les oppositions des hommes et les fureurs de l'enfer contre une âme qui se traite elle-même si durement, et dont chacune des fondations est confirmée par des miracles, des extases, des révélations ?

La sainteté de sa vie donne à Colette une prestigieuse autorité dans les chaumières et les palais comme dans les cloîtres. S. Vincent Ferrier, l'apôtre de son siècle, frappe à la porte du couvent de Poligny, et sollicite Colette d'intervenir dans le grave et solennel débat sur le schisme. La lettre collective de Colette et de Vincent Ferrier aux 1800 prélats du Concile de Constance, lue en assemblée publique, fait tomber les derniers obstacles, obtient la pacification et l'unité de l'Eglise par l'élection de Martin V.

Et si, un peu plus tard, des révoltes schismatiques provoquent le concile de Bâle et menacent d'y renouveler les tristesses de l'Eglise, ce sont encore les instances et les prières de Colette qui déterminent Amédée de Savoie, élu pape sous le nom de Félix V, à faire à l'unité de l'Eglise le sacrifice d'un pouvoir usurpé.

Après avoir mis une dernière main aux constitutions définitives de son Ordre, Colette éprouve le besoin de revoir les Flandres et son cher pays picard. C'est si naturel et si doux ! Que souhaitera Jeanne d'Arc après son triomphe ? De repartir pour Domremy, d'y achever de vivre en famille, loin de tout bruit, sur les bords de la Meuse aux eaux vertes, à l'ombre de l'humble église de son baptême et de sa Première Communion... Colette eut la joie d'établir à Amiens ses chères filles de sainte Claire.

Epuisée de fatigues, de privations et d'austérités, elle prédit à ses sœurs, au soir de la Purification, 2 février 1446, que son pèlerinage terrestre ne durerait plus que deux ans.

Pressée par l'évêque de Gand qui réclamait une nouvelle fondation, elle partit pour cette ville, et n'y arriva que pour se préparer à la mort. Le 7 mai 1448, elle s'endormit saintement dans la paix du Seigneur.

* *

Voilà, en raccourci, le récit de la vie de sainte Colette, passée dans l'histoire sous le nom de *sainte Colette de Corbie* [1].

Recommandons-nous à sainte Colette, m. f., l'apostolat des saints ne finit pas avec leur vie mortelle.

Imitons son zèle ardent, qui, au prix de mille fatigues et contradictions, n'hésita pas à prendre en main la Cause de Dieu, à poursuivre persévéramment et avec confiance son œuvre de redressement. La grâce de Dieu ne manque jamais aux âmes de bonne volonté. Soyons de saints apôtres ! Ainsi soit-il.

[1] Son culte est très vivant et très populaire en son pays natal. Chaque année ont lieu, en son honneur, des fêtes magnifiques ; une grandiose procession se déroule dans les rues de la ville, depuis l'imposante église abbatiale St-Pierre-et-St-Paul jusqu'à la statue de la Sainte qui s'élève au-dessus de la cité. — Une souscription est ouverte en vue de recueillir les offrandes des dévots à sainte Colette, de celles qui portent son nom, pour édifier une chapelle à l'emplacement de sa maison natale.

POUR PRECHER SUR L'HISTOIRE SAINTE

LXI

LES DEUX ÉPÎTRES AUX THESSALONICIENS

On appelait jadis « Thessaloniciens » les habitants d'une belle et riche cité qui était la capitale d'un des quatre districts de la province romaine de Macédoine. Cette ville devait son nom à une sœur d'Alexandre, en l'honneur de qui on l'avait ainsi baptisée. Ceux qui ont vécu les dures années de la dernière guerre en ont souvent entendu parler, sous son nom moderne de Salonique.

I

A deux reprises, S. Paul jugea utile d'envoyer par écrit ses directives aux Thessaloniciens, et ses deux lettres furent rédigées à peu d'intervalle l'une de l'autre.

Dès le début de la première, il salue les disciples dont il est éloigné, non seulement en son nom personnel, mais aussi de la part de Silvain et de Timothée, qui travaillaient alors à ses côtés à Corinthe, après avoir, auprès de lui, pris leur part de la fondation de l'Eglise de Thessalonique. Puis, pressé d'aborder le vif de la question, l'Apôtre entre rapidement dans son sujet. Il constate, avec une joie qu'il ne songe nullement à voiler, les heureux fruits de la grâce dans les âmes de cette communauté. Par leur fidélité à la loi divine, et par leur courage à la mettre en pratique, les fidèles de cette région ont en effet mérité d'être proposés comme des exemples à ceux des autres régions, et il faut en rendre grâces à Jésus « qui nous a délivrés de la colère à venir. »

Toutefois, ces résultats magnifiques n'ont pas été obtenus sans souffrances et sans luttes. Paul rappelle les tribulations que lui-même et ses compagnons ont dû supporter lorsqu'ils arrivèrent dans le pays, après avoir été abreuvés d'outrages à Philippes. Leur prédication devait triompher cependant, car, loin de s'appuyer sur le mensonge ou sur des motifs pervers, elle s'inspirait seulement de l'amour de Dieu, et sa pureté surnaturelle se manifestait par le genre même de vie, pauvre et laborieuse, que menaient les propagateurs de l'Evangile. Ils traitèrent comme des enfants chéris les hommes qui accouraient auprès d'eux et qui se sentaient transformés par leurs consolations et leurs conseils.

La persécution ne pouvait manquer de s'abattre sur une chrétienté aussi sainte et aussi florissante. Juifs et païens se liguèrent pour empêcher les Gentils de bonne volonté d'entendre la parole divine. Puis S. Paul fut obligé, bien à contre-cœur, de se séparer de ses fils aimés.

Après leur avoir rappelé tous ces incidents déjà lointains, il leur raconte très simplement ce qui lui est advenu depuis qu'ils se sont quittés. Il s'était décidé à demeurer seul à Athènes, et leur avait délégué son ami Timothée afin de les maintenir dans la foi. Mais Timothée, récemment, a pu le rejoindre à Corinthe et il lui a donné de si beaux renseignements sur la vie chrétienne des fidèles de Thessalonique, que l'Apôtre ne peut se retenir de les féliciter chaleureusement et d'appeler sur eux les meilleures bénédictions de Jésus.

Mais il ne suffit pas d'avoir résisté au mal : il importe de progresser chaque jour davantage dans la vertu et l'amour de Dieu. Aussi l'Apôtre consacre-t-il toute la fin de sa lettre à prodiguer à ses enfants des exhortations aussi doctrinales que pratiques. La volonté de Dieu est qu'ils soient des saints. Pour parvenir à cet heureux résultat, la première condition à observer est de demeurer chastes et purs, de ne porter aucune sorte de préjudice à son prochain ; car celui qui méprise ses règles, méprise Dieu lui-même qui a mis son Esprit-Saint en nous.

Il faut encore persévérer dans l'exercice de la charité surnaturelle, dans la paix et dans le travail.

Brusquement — et c'est là le point capital de son Epître, — S. Paul explique alors à ses lecteurs le dogme de la résurrection des morts. A son habitude, il néglige les transitions et les précautions de style : il va droit au but, et promulgue la vérité que nul ne doit ignorer. Au moment venu, la voix d'un archange et la trompette de Dieu se feront entendre pour rappeler à la vie ceux qui dormaient leur dernier sommeil, et ceux qui auront été morts dans le Christ s'éveilleront, vivants à nouveau, pour s'élancer dans les nuées à la rencontre du grand Juge, du Seigneur qu'ils ont bien servi. S. Paul se refuse à préciser l'époque de cet événement suprême : il veut en effet que chacun suive sa voie dans la vigilance comme dans l'espoir ; et après quelques pieux avis, il bénit une fois de plus ses enfants.

II

La seconde Epître complète utilement la première, surtout en ce qui concerne la doctrine relative aux derniers temps du monde, à l'Antechrist et au second avènement de Notre-Seigneur. Elle développe les principes déjà posés, mais en ajoutant des indications nouvelles dont l'importance ne saurait nous échapper.

Les Thessaloniciens, au moment où ils reçurent ce message, étaient en proie à l'hostilité violente de leurs adversaires religieux. S. Paul estima justement qu'il fallait d'abord les réconforter, en les assurant que Dieu réserve à ceux qui ont souffert pour lui en ce monde les revanches bienheureuses de l'éternité.

Ce n'était pourtant pas là le but essentiel de sa lettre. Il fallait, avant tout, démontrer aux fidèles que le jugement dernier n'était pas imminent, et que leur épreuve devrait, par conséquent, se prolonger encore. L'Apôtre s'y emploie en annonçant que la deuxième venue du Christ sur la terre sera précédée par l'apparition de l'Antechrist. Celui-ci sera « le fils du péché » et « l'homme de perdition ». Tout son rôle consistera à s'opposer à la croyance céleste et à lui substituer une formidable doctrine d'erreur. Cet agent du mal suscitera une apostasie générale, à laquelle bien peu pourront résister. Il s'emparera des temples de Dieu pour s'y faire adorer sous le couvert de fausses idoles. La plus grande partie de l'immense foule humaine se laissera prendre à ses séductions, sera aveuglée par ses sortilèges subtils, et petit sera le nombre des âmes clairvoyantes et fermes qui resteront fidèles à l'Esprit d'En-haut.

Sans être formellement exprimée, la conclusion de cette prophétie est claire : tant que ces événements ne se seront pas réalisés, — et rien, dans le texte apostolique, ne les indique comme proches, — l'univers n'aura pas à attendre que Notre-Seigneur revienne à l'improviste juger les vivants et les morts.